

SUCCESS STORY Rien ne prédestinait Saïd Mcharrak à un avenir aussi extraordinaire. Ce natif de Souk Larbaâ du Gharb, parti sans le sou en Europe pour se construire une vie meilleure, fait de sa mésaventure une grande réussite. Récit d'un parcours exceptionnel.

Saito, de Souk Larbaâ à Düsseldorf



Saïd Lamcharrak, l'esprit toujours aussi conquérant, est à l'affût des opportunités d'investissement ici et ailleurs.

HAYAT KAMAL IDRISSE

La voix dynamique et le verbe profondément optimiste, Saïd Mcharrak est un autodidacte confirmé. Patron ambitieux d'une importante société d'import-export et de distribution des produits de cuisine asiatique, Saïd, dit Saito pour les intimes, a fait beaucoup de chemin pour en arriver là. «Je n'ai étudié que deux ans à l'école primaire. Mon père est tombé malade et j'ai été obligé de quitter les bancs de l'école pour le remplacer aux abattoirs», se souvient-il. A peine âgé de 9 ans, le petit homme se retrouve plongé dans l'univers violent de la

«gourna», pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille. «J'étais trop jeune pour abattre les bêtes comme le faisait mon père, un notable boucher. Alors pour m'en sortir, je "m'attaquais" aux moutons et autres veaux déjà égorgés pour en couper de petits morceaux que je prenais le soin de cacher dans mes bottes. Une fois dehors, j'essayais de vendre mon butin pour gagner le pain de toute ma famille», nous confie-t-il.

De longs jours difficiles qui n'altèrent aucunement sa flamme. Ambitieux, Saïd alors âgé de 18 ans, décide

de partir en Europe. Encouragé par la réussite de son voisin immigré en Allemagne, il quitte le foyer familial un beau matin, sans passeport et avec un seul et unique dirham en poche ! «C'était un mercredi. Ce matin là, mon

A 18 ans, Saïd décide de partir en Europe, encouragé par la réussite de son voisin immigré en Allemagne.

père m'a laissé un dirham pour mon petit déjeuner. Une fois parti, j'ai pris le dirham, une chemise et j'ai quitté la maison en demandant la bénédiction de ma mère», se rappelle Mcharrak.

Cap sur Berlin

Écœuré par ses conditions de vie et de travail, le jeune homme décide de tout quitter. Il émigre clandestinement en Europe, caché dans la roue de secours d'un poids lourd espagnol. Découvert en route, il déploie des trésors d'ingéniosité pour convaincre le chauffeur espagnol de le laisser à bord et de le déposer à Madrid. «J'ai eu de la chance. Ce sympathique chauffeur m'a même offert 1000 Pesetas», se souvient Mcharrak avec un sourire dans la voix. Plus décidé que jamais, le jeune immigré passe cinq mois sur la route. A pieds, il franchit la frontière française, traverse tout le pays, puis prend la route de la Hollande et s'échoue à Amsterdam, sur une place publique. «En cherchant de quoi manger, j'ai croisé une procession de "Hare Krishna" chantant leur mantra, je me suis aussitôt confondu avec cette belle foule en leur demandant de faire partie de leur groupe», s'amuse-t-il. Au lendemain, il ramasse les quelques sous de la quête et quitte les lieux pour se rendre à La Haye, se rapprochant de plus en plus de sa terre promise et but ultime. Conseillé par un immigré turc, il opte pour le train comme moyen pour se rendre en Allemagne. «Je devais sauter du train à la frontière pour ne pas être débusqué par les agents allemands», nous raconte-t-il. A sa deuxième tentative, Mcharrak arrive enfin à destination. A Düsseldorf, ville de l'ouest de l'Allemagne, il croise un MRE casablancais qui l'héberge durant trois jours avant de l'aider à trouver un petit boulot dans un restaurant japonais, le Deutsch nippon Kan. «C'était là le véritable début de mon histoire. Hyper motivé et très actif, j'ai vite fait de m'adapter à mon travail et d'y exceller même», s'enorgueillit Saïd, qui deviendra Saito pour son employeur japonais Kato.

Le père Noël japonais

Evaluant rapidement, il passe rapidement de la plonge aux fourneaux et gagne la confiance de son patron, for-

tement impressionné par l'intelligence du jeune marocain. Et c'est à l'occasion d'un voyage d'affaires à Paris, pour approvisionner le restaurant en poisson, que Saïto fait la preuve de son honnêteté, de son esprit commercial et de son engagement vis-à-vis de son entreprise. «J'ai négocié les prix, refusé le pot-de-vin offert par les fournisseurs pour fermer l'œil sur leurs supercherries et j'ai ramené les mêmes quantités de poisson à plus de 30% moins cher». Un exploit qui lui vaudra une grande accolade de Kato, «ce qui n'était pas très courant chez mes patrons japonais, assez réservés» sourit-il. Mais la récompense des efforts de Mcharrak ne va pas se limiter à cette familiarité, c'est toute son existence qui en sera chamboulée.

Lors d'une visite du grand patron japonais en Allemagne, on lui présente Saïd Mcharrak. Impressionné par son histoire et sa belle volonté, le Japonais offre au Marocain un cadeau inespéré: une société ! «Eh oui, dès le lendemain j'étais le propriétaire de cette société de distribution et de commercialisation de poisson», se rappelle Mcharrak avec beaucoup de reconnaissance. Il prend alors les choses en main, rebaptise sa société Poisson d'or Saito, élargit ses occupations, cumule les commandes et engage plus de 25 personnes entre chauffeurs, commerciaux et vendeurs. Conscient de l'ampleur de ses nouvelles responsabilités, il part à Tokyo pour faire une formation de trois mois sur le thon, «le poisson fétiche des Japonais». En septembre 1990, il part à Sfax, en Tunisie pour fonder une société d'export de thon à destination de l'Allemagne, de la France et du Japon. Le retour au pays n'aura lieu qu'en novembre

1998. Il laisse alors sa société entre les mains de ses frères et rentre pour lancer d'autres projets.

Des projets plein la tête

«J'ai construit une usine sur 600 m² à Agadir pour l'exportation du poisson. Elle compte 35 employés en moyenne», explique-t-il. En parallèle, Mcharrak reste fidèle à ses premières amours. Il continue de fournir plus de 80 restaurants à travers le Maroc en produits et aliments de cuisine asiatique.

Lors d'une visite du grand patron japonais en Allemagne, on lui présente Saïd Mcharrak. Impressionné par son histoire et sa belle volonté, il lui offre un cadeau inespéré.

Toujours friand de nouvelles expériences, à l'âge de 56 ans, cet homme d'affaires hyperactif ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Il projette de lancer sa propre chaîne de restaurants, les Saito Kan. «Le premier restaurant sera lancé courant 2011 à Agadir. Trois autres suivront à Casablanca, Rabat et Tanger», annonce-t-il, sans oublier de mentionner d'autres projets qui seront également initiés en Allemagne. Plusieurs fronts pour cet investisseur toujours à l'affût de nouvelles opportunités.



Kato, l'ex-patron, le compagnon de parcours et le fidèle associé japonais de Saïto. Il est venu du Japon, faire honneur à Saïto, au Salon Crémai 2011.